

Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion

Ou que répondre à la question : « quelle est votre posture épistémologique ? »

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Pour Emmanuelle Rigaud

*« Il est impossible de penser – sérieusement – avec des mots
comme Classicisme, Romantisme, Humanisme, Réalisme...
On ne s'enivre ni ne se désaltère avec des étiquettes de bouteille. »*
Paul Valéry

La recherche quantitative dans les sciences sociales se pose des questions méthodologiques, et peu de questions épistémologiques : son épistémologie est alignée peu ou prou sur celle des sciences de la nature et simplement adaptée à un contexte différent. La recherche qualitative doit au contraire justifier sa différence et démontrer qu'elle peut produire de la connaissance. On ne demande pas à un chercheur qui utilise des techniques économétriques pour faire de l'analyse financière de préciser sa « posture épistémologique ». Un chercheur qui pratique l'étude de cas s'y sent contraint. D'où les tentatives pour expliciter les fondements épistémologiques de la recherche qualitative. La chose est pourtant délicate, et rares sont les spécialistes des questions épistémologiques (l'auteur de ce texte ne saurait lui-même se ranger dans la catégorie) maîtrisant les approches de Kuhn, Lakatos, Popper ou Quine (Bachelard et Canguilhem, sans doute parce que français, ayant disparu de la liste...), plus l'histoire et la philosophie des sciences.

Dans les sciences de gestion, on considère souvent que deux ou trois paradigmes épistémologiques s'opposent, entre lesquels il faut choisir : le positivisme d'une part, le constructivisme et l'interprétativisme de l'autre, l'interprétativisme étant souvent présenté comme une variante du constructivisme (Perret & Seville, 1999). Les trois paradigmes sont généralement présentés avec des tableaux de différences concernant l'ontologie, les méthodologies, les critères de validité, etc.

Chercheur en management des systèmes d'information, Ron Weber, s'estimant positiviste dans sa démarche de recherche mais intéressé par l'idée de se mettre aux études de cas qui lui paraissaient pouvoir apporter des résultats intéressants dans sa discipline, a un jour participé à un séminaire de formation à l'interprétativisme. Dans un texte intéressant par son aspect vivant et concret (Weber, 2004), il explique que trois choses l'ont frappé :

1. la présentation qui a été faite par des « interprétativistes » du « positivisme » ne correspondait en rien à sa propre approche des questions scientifiques, qu'il avait tendance à appeler « positivisme » ;

2. la construction du tableau des différences et oppositions tranchées entre positivisme et interprétativisme (ontologie, épistémologie, objet de recherche, méthode, critère de validité, solidité – *reliability*) lui est apparue grandement artificielle et souvent vide de sens (« *vacuous* ») dans la pratique ;
3. l'idée que l'étude de cas ou recherche qualitative devrait relever d'une épistémologie non positiviste ou anti positiviste lui est apparue extrêmement discutable.

Ce texte reprend en grande partie ces positions. Postulant de même que l'opposition entre les trois paradigmes (qui ne correspondent pas à des paradigmes au sens de Kuhn, puisqu'ils n'en ont pas les différents éléments – on se souvient que Kuhn a proposé de substituer au mot paradigme l'expression « matrice disciplinaire » : on voit bien qu'il s'agit de tout autre chose puisque ces trois « postures » ou courants ne sont pas des matrices et qu'elles n'ont pas d'ancrage disciplinaire) n'est pas aussi tranchée qu'on l'admet, il va essayer de donner quelques éléments d'épistémologie de la recherche qualitative en gestion en les empruntant à ces « courants » et en les combinant (ce qui est possible justement parce qu'ils ne sont pas des paradigmes). Il va s'appuyer grandement sur Popper, pour deux raisons souvent passées sous silence : 1. Popper n'a jamais été positiviste (ni néo- ni post-...) ; 2. Popper a écrit sur l'épistémologie des sciences sociales, en s'opposant précisément à l'idée positiviste selon laquelle il y aurait unité de la science sur le plan épistémologique et méthodologique. Il s'inscrit, en matière de sciences sociales, dans la tradition de Dilthey et Weber, celle de l'approche compréhensive, c'est-à-dire dans ce qu'il paraît être convenu d'appeler aujourd'hui l'interprétativisme. Pour autant, son approche de la compréhension se veut « objective » (mais non scientiste), n'ayant rien à voir avec l'empathie avec les acteurs qui est quelquefois présentée comme un trait caractéristique de l'interprétativisme. On voit d'emblée que les choses sont bien plus compliquées qu'on ne les présente généralement, et ce texte va s'efforcer de les clarifier tout en restant, malgré des détours un peu philosophiques, le plus proche possible des problèmes épistémologiques concrets que pose un travail de recherche qualitative. Il va le faire en deux temps principaux : en revenant d'abord sur le « positivisme » et en essayant de montrer que des éléments de la pensée positiviste peuvent être intéressants pour la recherche qualitative ; en passant ensuite à Popper et en montrant que la recherche qualitative peut et doit sans doute être également constructiviste et interprétativiste, mais au sens de Popper. Le constructivisme et l'interprétativisme dans leurs versions extrêmes seront brièvement discutés entre-temps.

En quoi nous pouvons et devons être positivistes dans la recherche qualitative

Ci-dessous

Quelques membres du
Cercle de Vienne :
Moritz Schlick, Rudolph
Carnap, Otto Neurath,
Hans Hahn & Philipp
Frank (de gauche à droite).

L'histoire du positivisme est compliquée. Le terme vient de Comte, mais peu de gens se réclament encore de lui. Lorsqu'il est question du néo-positivisme, il est fait référence au Cercle de Vienne, actif des années 20 aux années 30, jusqu'à la mort de Schlick, puis s'étant prolongé, surtout avec les travaux de Carnap mort lui-même en 1970.



Moritz Schlick, allemand de nationalité, a fait une thèse de physique avec Max Planck. Il devient en 1922 professeur de philosophie des sciences inductives à Vienne. Rapidement, il organise des réunions régulières le jeudi soir qui rassemblent l'élite philosophique et scientifique de Vienne, notamment Rudolf Carnap, Herbert Feigl, Kurt Gödel, Hans Hahn, Otto Neurath, et Friedrich Waismann. Tous sont fascinés par la lecture du *Tractatus Logico-philosophicus* de Wittgenstein, paru quelques années auparavant (Neurath avec des nuances critiques). L'important est que, comme il a été dit, Karl Popper n'a jamais fait partie du Cercle¹. Schlick a été son examinateur à l'époque de sa thèse et ne l'a apparemment pas apprécié, très probablement à cause des critiques quasi-obsessionnelles de Popper à l'égard de Wittgenstein (sur ce point, et sur la seule rencontre entre Popper et Wittgenstein, voir Edmonds & Eidinow, 2001 ; Dumez, 2007a). Schlick, connu pour sa politesse, sa courtoisie et son aménité, a toujours refusé d'inviter Popper (connu quant à lui pour son caractère exécrationnel) au Cercle malgré les lourds appels du pied de ce dernier (Boyer, 2001). Dans son autobiographie, Popper (1989) consacre un chapitre au sujet suivant : « Qui a tué le positivisme logique ? »² et sa réponse est bien évidemment : « Moi ». On voit que le classer dans les néo-positivistes ou post-positivistes est pour le moins étrange...

Autre remarque importante, les membres du cercle de Vienne n'aimaient pas le mot « positivisme » (bien qu'on le trouve dans leurs écrits) et se définissaient plutôt comme des « empiristes logiques ». Tous n'étaient pas d'accord sur toutes les dimensions de cet empirisme logique, mais deux idées leur étaient communes, bien formulées dans le texte manifeste de 1929 écrit par Carnap, Neurath et Hahn : *Wissenschaftliche Weltauffassung. Der Wiener Kreis (La constitution du monde. Le Cercle de Vienne)*.

Première idée, il faut éliminer de la science les propositions qui n'ont pas de sens et, à ce titre, ne peuvent être ni vraies ni fausses³ :

Lorsque quelqu'un affirme : « Il y a un Dieu », « L'inconscient est le fondement originnaire du monde », « Il y a une entéléchie comme principe directeur du vivant », nous ne lui disons pas : « Ce que tu dis est faux », mais nous lui demandons : « Qu'est-ce que tu signifies avec tes énoncés ? ». Une démarcation très nette apparaît alors entre deux espèces d'énoncés : d'un côté les affirmations telles que les formules de la science empirique ; leur sens peut être constaté par l'analyse logique, plus précisément par le retour aux énoncés les plus simples portant sur le domaine empirique. Les autres énoncés, parmi lesquels ceux que l'on vient de citer, se révèlent complètement dénués de signification quand on les prend au sens où l'entend le métaphysicien. (Carnap, Neurath & Hahn, 2010, pp. 87-88)

Les sciences de gestion (thèses, articles, livres) sont remplies de propositions qui n'expliquent rien et dont la signification devrait être elle aussi ramenée à des éléments empiriques (simples ou complexes), ou qui devraient être éliminées si cela ne peut pas être le cas⁴. Prenons un exemple. Les entreprises font des choses et ce « faire » peut être regroupé et analysé en activités (Richardson, 1972). Ces activités sont observables. Peut-on inférer de l'observation des activités une ou des capacités (dynamiques) de l'entreprise ? Le problème est à la fois pratique (en permanence, les dirigeants de l'entreprise, à partir de l'analyse qu'ils font des activités de la firme, font des conjectures sur ses capacités en dynamique), et théorique (le chercheur fait lui aussi des conjectures). Cette notion de conjecture est là pour essayer de penser le lien entre de l'observable (les activités de la firme) et de l'inobservable (ses capacités). C'est elle qui peut donner une signification (« meaning ») à des propositions portant sur les capacités, c'est-à-dire de l'inobservable (Depeyre, 2007 ; Depeyre, 2009). Sans

1. Wittgenstein non plus, qui n'a jamais assisté à aucune réunion. Par contre, il a eu des conversations suivies avec des membres du Cercle, Schlick et Waismann notamment.
2. Question d'ailleurs particulièrement dénuée d'élégance et de tact, Schlick ayant été assassiné en plein amphithéâtre de plusieurs coups de revolver par un étudiant d'obédience nazie, qui par ailleurs le soupçonnait peut-être d'avoir séduit sa fiancée...
3. C'est en ce sens qu'on peut malgré tout parler de néo-positivisme : comme Comte, les membres du Cercle de Vienne pensent qu'il faut une claire démarcation entre les propositions de type métaphysique au sens propre et les propositions scientifiques.
4. Ici, comme Raymond Boudon (2010, p. 92) le relève fort justement, les positivistes et Popper se retrouvent dans la tradition d'Auguste Comte : « Popper [...] a dénoncé avec force les dégâts infligés à l'image des sciences sociales par le recours à des causes occultes. Il retrouve sans le savoir une plainte d'Auguste Comte qui conserve toute son actualité : "Presque toutes les explications habituelles relatives aux phénomènes sociaux [...] rappellent encore directement l'étrange manière de philosopher si plaisamment caractérisée par Molière à l'occasion de la vertu dormitive de l'opium" (*Discours sur l'esprit positif*). » Nombre de travaux en sciences sociales reposent sur des explications qui n'en sont pas.

cette notion de « conjecture », il faudrait très probablement abandonner le concept de capacité comme vide de sens. Comme on le voit, l'idée de démarcation entre des propositions théoriques abstraites, séduisantes, stimulantes, mais se révélant en réalité vides de sens et de nature « métaphysique » parce que dénuées de contenu empirique possible, relevant de ce qu'un auteur a appelé le « même pas faux », n'est pas une idée sans rapport avec le travail concret de la recherche qualitative (et d'ailleurs pas seulement qualitative) en gestion. Elle doit faire partie de la boîte à outils du chercheur.

La seconde idée du Cercle de Vienne est présente dans l'expression « empirisme logique ». Le *Manifeste* énonce les choses ainsi :

Premièrement, [la conception scientifique du monde] est empiriste et positiviste. Seule existe la connaissance venue de l'expérience, qui repose sur ce qui est immédiatement donné. De cette façon, se trouve tracée la frontière qui délimite le contenu de toute science légitime. Deuxièmement, la conception scientifique du monde se caractérise par l'application d'une certaine méthode, à savoir celle de l'analyse logique. (Carnap, Neurath & Hahn, 2010, p. 90)

On retrouve dans ce texte toutes les « horreurs » habituellement associées au « positivisme » : l'idée simpliste du primat de l'expérience, celle selon laquelle les faits sont donnés (alors que les « données », tout le monde le sait, sont construites), l'accent mis sur la logique de type mathématique. Je voudrais défendre l'idée qu'il y a pourtant dans cette attitude positiviste des éléments importants, y compris pour la recherche qualitative.

Qu'est-ce qu'un mauvais travail de recherche en gestion (article, livre ou thèse, quantitatif ou qualitatif), un travail qui n'apporte rien sur le plan de la connaissance ?

La réponse est simple : c'est un travail dont la revue de littérature n'aboutit pas à un cadre analytique, sinon « logique » au sens de la logique mathématique, du moins cohérent et rigoureux, et est plutôt une promenade dans le champ des auteurs et des concepts disponibles, dont le lien avec le matériau empirique est lâche, le matériau ne permettant pas de mener une véritable discussion des concepts et des auteurs, ces concepts ne permettant pas d'éclairer le matériau (parce qu'ils sont mal spécifiés, trop vagues, et éclairent donc toutes sortes de matériaux indifféremment). Une de ses élèves raconte que Wittgenstein prenait l'image suivante : « une roue qu'on peut faire tourner, sans que rien d'autre soit en mouvement avec elle, ne fait pas partie du mécanisme » (Murdoch, 1994, p. 28). Trop souvent, la roue « revue de littérature » tourne indépendamment de la roue « matériau empirique », parce qu'aucun mécanisme réel ne relie les deux. Or, c'est précisément ce mécanisme reliant les deux qui est le cœur du travail scientifique, ce qu'exprime l'expression unifiée d'« empirisme logique » qui doit être prise comme une relation forte entre données (empirisme) et cadre analytique (logique).

Qu'est-ce, en effet, qu'un bon travail de recherche ? C'est un travail qui pose un cadre analytique rigoureux et cohérent (ne juxtaposant pas des écoles de pensée, des théories ou des concepts d'origines diverses incohérents entre eux). Ce cadre analytique est conçu pour avoir une signification, c'est-à-dire pour pouvoir être discuté sur un matériau empirique choisi en rapport avec lui (voir point précédent sur l'élimination des propositions dénuées de signification).

En ce sens, il apparaît qu'un bon travail de recherche qualitative en gestion ne peut être que structuré par un empirisme logique : d'une part, il s'efforce d'éliminer toute proposition dénuée de signification (et Dieu sait qu'il en existe de très nombreuses

dans les « théories » de gestion...), d'autre part il élabore un cadre analytique rigoureux et cohérent, tourné vers un matériau empirique. Bref, en ce sens précisément défini, un bon travail de recherche qualitative en gestion peut et doit adopter une attitude positiviste⁵.

En quoi il est difficile d'être constructiviste et/ou interprétativiste dans la recherche qualitative

On a vu qu'il était difficile de définir le « positivisme » : celui du Cercle de Vienne n'est pas celui de Comte, et, au sein du Cercle de Vienne, celui de Schlick n'est pas celui de Neurath, qui n'est pas celui de Carnap, etc. Le constructivisme pose les mêmes problèmes, d'une manière encore plus redoutable. A propos des apories entraînées par les différents types de constructivisme, il semble que tout ou presque ait été dit par Paul Boghossian (2006 ; 2009).

Une définition un tant soit peu rigoureuse du constructivisme donne ceci :

Dans le sens technique visé [...], un fait est socialement construit si, et seulement si, il est *nécessairement vrai* qu'il n'aurait pu exister sans les actions contingentes d'un groupe social. (Boghossian, 2009, p. 23)

Mais, bien évidemment, le constructivisme a une pensée de derrière. Il ne s'agit pas d'un néo-kantisme qui affirmerait simplement que le réel est construit de manière transcendentale :

Ce que [le théoricien de la construction sociale] veut, c'est souligner le *caractère contingent* des faits que nous avons construits, montrer qu'ils n'auraient pas nécessairement existé si nous en avions décidé autrement. (Boghossian, 2009, pp. 22-23)

L'idée du constructivisme est que les faits étudiés sont construits par les interprétations du chercheur et des acteurs, et que d'autres chercheurs et d'autres acteurs auraient pu les construire différemment. En ce sens, tout est donc subjectif ou du moins contingent à un groupe social. La réfutation très simple de ce point de vue a été donnée par Nagel : si la phrase « tout est subjectif » est vraie, alors cette phrase est une vérité objective, donc elle est fautive (Boghossian, 2009, pp. 65-66) (idem pour « tout est contingent à un contexte social », puisque cette phrase est elle-même contingente à un contexte social, donc fautive dans sa formulation). On peut approfondir la discussion, mais on voit que le constructivisme amène à des apories de type métaphysique particulièrement difficiles à appréhender. Si l'on revient à du concret, en recherche qualitative en gestion, on voit mal le lien qui est fait entre recueillir et analyser les « interprétations » que les acteurs font des situations dans lesquelles ils se trouvent sous la forme d'entretiens, et l'affirmation selon laquelle le réel n'existe pas indépendamment de la construction qu'en font ces acteurs et le chercheur, c'est-à-dire l'adoption de la position Nietzscheenne : « *Es gibt keine Tatsachen, nur Interpretationen* » (« Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations »). Le réel est évidemment en partie construit par les acteurs, et par leurs discours et par leurs actions, éventuellement co-construit par ces acteurs et le chercheur, mais évidemment seulement en partie. C'est le cas des institutions qui relèvent d'une « ontologie sociale » (Searle, 2010). Mais, et c'est la position de Searle, on peut parfaitement objectiver ce processus de construction. On n'est pas obligé, comme Rorty (1998, p. 87), de penser que les dinosaures n'ont commencé à exister que quand des chercheurs ont commencé à les décrire – sur ce point, voir la discussion de Boghossian (2009, p. 35 *et sq.*).

Plus intéressante nous paraît être la position de Popper à l'égard des sciences sociales, dans la tradition de Dilthey et Weber.

5. Qu'on ne se méprenne pas. Il ne s'agit pas ici de mener une défense d'arrière-garde du positivisme ou empirisme logique, en le considérant comme une « posture » encore vivante. On considère généralement que Quine en a montré les difficultés dans les années 50 de manière convaincante (Carnap a d'ailleurs profondément évolué dans ses positions à partir de ce moment – Putnam, 2002/2004). La position adoptée ici consiste à dire que, d'un point de vue pratique, celui de la conduite d'une recherche qualitative et de l'établissement de ses résultats, les deux points centraux soulevés par le *Manifeste*, pour peu qu'ils soient conçus comme des principes guidant la recherche, restent utiles donc pertinents.

En quoi nous pouvons et devons, dans la recherche qualitative, être constructivistes et interprétativistes au sens poppérien

Comme on l'a dit, Popper ne croit pas à l'idée positiviste d'une unité de la science, et pense qu'il y a une logique propre aux sciences sociales. C'est d'ailleurs le titre du texte sur lequel nous allons nous appuyer pour revenir à la question du constructivisme et de l'interprétativisme : « La logique des sciences sociales » (Popper, 1979).

Dans ce texte, Popper attaque comme à son habitude le positivisme, ou plutôt le :

[...] naturalisme ou scientisme méthodologique erroné et déplacé, qui exige des sciences sociales qu'elles apprennent enfin des sciences de la nature ce qu'est la méthode scientifique. (Septième thèse, p. 78)

Ce positivisme appliqué aux sciences sociales peut se formuler ainsi :

[...] commence par des observations et des mesures, soit, par exemple, par des enquêtes statistiques ; passe alors par induction aux généralisations et à la formation de théories. De cette manière, tu approcheras de l'idéal de l'objectivité scientifique, pour autant que ce soit possible dans le domaine des sciences sociales. Tu dois être conscient du fait que l'objectivité est bien plus difficile à atteindre dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles (pour autant qu'elle puisse jamais être atteinte). Car objectivité signifie absence de jugement de valeur [*Wertfreiheit*], et celui qui pratique les sciences sociales ne peut s'émanciper que dans des cas rarissimes des valeurs de la couche sociale à laquelle il appartient pour parvenir à un certain degré de neutralité [*Wertfreiheit*] et d'objectivité. (Septième thèse, p. 78)

Popper ajoute aussitôt :

À mon sens, chacune des propositions que je viens d'attribuer à ce naturalisme fourvoyé est radicalement fausse [...] (Septième thèse, p. 78)

Il va se démarquer du positivisme sur un autre point. Comme nous l'avons déjà souligné, pour lui, contrairement à l'idée des positivistes depuis Comte jusqu'à Carnap, il n'y a pas unité des sciences :

Neuvième thèse : Ce qu'on appelle discipline scientifique n'est rien d'autre qu'un conglomérat de problèmes et d'essais de solutions, qui a été délimité et construit artificiellement. Seuls existent réellement les problèmes et solutions, et les traditions scientifiques. (Neuvième thèse, p. 79)

Comme il a été dit, il est absurde, poursuit Popper, de penser qu'on puisse demander à un scientifique d'être objectif :

Onzième thèse : Il est totalement erroné de supposer que l'objectivité de la science dépend de l'objectivité de l'homme de science. Et il est totalement erroné de croire que celui qui pratique les sciences de la nature serait plus objectif que celui qui pratique les sciences sociales. (p. 82)

L'objectivité des sciences repose dans des dispositifs sociaux et institutionnels qui garantissent l'examen critique :

Douzième thèse : ce qu'on peut appeler objectivité scientifique repose uniquement et exclusivement sur la tradition critique qui, en dépit des résistances, rend souvent possible la critique d'un dogme qui prévaut. Autrement dit, l'objectivité de la science n'est pas une question d'individu, intéressant les hommes de science pris à part, mais une question sociale qui résulte de leur critique mutuelle, de la division du travail amicale-hostile entre scientifiques, de leur collaboration autant que de leur rivalité. Elle dépend donc partiellement d'une série de conditions sociales et politiques qui rendent cette critique possible. (p. 82)

C'est exactement ce qui se passe par exemple lors d'un jury de thèse, qui est comme la réduction des dispositifs qui garantissent le bon fonctionnement du travail scientifique. Quelle est alors, pour Popper, la démarche scientifique ? Elle consiste à construire un problème (et non pas à croire qu'on peut partir de simples observations) et à élaborer des solutions à ce problème sous la forme de théorie :

Quatrième thèse : Pour autant que la science ou la connaissance puissent commencer quelque part, on peut dire ce qui suit : la connaissance ne commence pas par des perceptions ou des observations, par une collection de données ou de faits⁶, mais bien par des *problèmes*. Pas de savoir sans problèmes – mais aussi pas de problème sans savoir. Cela signifie que la connaissance commence par la tension entre savoir et non-savoir : pas de problème sans savoir – pas de problème sans non-savoir. Car tout problème surgit par la découverte que quelque chose dans notre savoir supposé n'est pas tout à fait en ordre ; ou encore, en termes logiques, par la découverte d'une contradiction interne entre notre savoir supposé et les faits ; ou, exprimé d'une façon peut-être plus correcte encore, par la découverte d'une contradiction apparente entre notre savoir supposé et les faits supposés. (p. 76)

Les problèmes ne sont pas donnés, ils sont *construits*, ils sont *créés*.

Cinquième thèse : Tout comme les autres sciences, les sciences sociales peuvent être fructueuses ou infructueuses, intéressantes et insipides, fécondes ou stériles, en raison directe de l'importance ou de l'intérêt des problèmes traités et naturellement aussi en raison directe de l'honnêteté, de la rectitude et de la simplicité avec lesquelles ces problèmes sont abordés. Tout ceci n'est du reste pas forcément limité à des problèmes théoriques. Des problèmes pratiques tels que le problème de la pauvreté, de l'analphabétisme, de l'oppression politique et de l'imprécision du droit ont été des points de départ importants de la recherche en sciences sociales. Mais ces problèmes pratiques ont conduit à la réflexion, à la théorisation, et par là aux problèmes théoriques. Dans tous les cas, sans exception, c'est le caractère et la qualité du problème – en même temps, bien sûr, que la hardiesse et l'originalité de la solution proposée – qui déterminent la valeur ou l'absence de valeur d'une élaboration scientifique.

C'est donc toujours le problème qui est le point de départ. L'observation ne devient une sorte de point de départ que si elle révèle un problème ; ou, en d'autres termes, que si elle nous surprend, si elle nous montre que quelque chose dans notre savoir, dans nos attentes ou dans nos théories n'est pas tout à fait en ordre. Les observations ne conduisent donc à des problèmes que si elles entrent en conflit avec certaines de nos attentes conscientes ou inconscientes. Ce qui dans ce cas constitue le point de départ du travail scientifique, ce n'est pas tant l'observation pure et simple que l'observation dans sa signification spécifique – c'est-à-dire précisément l'observation qui crée un problème. (pp. 76-77)

Ceci est fondamental. Un travail de recherche (qualitative ou non) sera insipide ou intéressant, stérile ou fécond, stimulant ou tranquillement plat, en raison de la qualité du problème qui aura été posé. Il faut donc poser un problème (rien de plus terrible que certaines thèses qui ne posent tout simplement pas de *problème* et relèvent ainsi, malheureusement, d'un vide angoissant malgré les années de travail qu'elles représentent). Ce problème, il faut le construire, et le construire comme une tension entre l'état du savoir (la revue de littérature, les données existantes) et un non-savoir. Il est ici intéressant de reprendre un épistémologue français oublié (sans doute parce que français...) dont la formulation est encore plus percutante que celle de Popper :

6. Cette phrase est bien sûr une critique directe du *Manifeste* du Cercle de Vienne cité plus haut qui énonçait au contraire : « Seule existe la connaissance venue de l'expérience, qui repose sur ce qui est immédiatement donné. » – HD.

Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. (Bachelard, 1938/1999, p. 14)

Le constructivisme est donc un élément épistémologique fondamental, mais au sens de Bachelard et Popper : il convient de construire son problème, de formuler, en l'élaborant soigneusement, une *question*. De ce problème construit dépend principalement la qualité d'un travail de recherche. Ensuite, il convient de mettre en place un cadre analytique, dont Popper explique qu'il doit être hardi et original, en gardant à l'esprit une chose essentielle : les théories n'ont qu'une fonction, permettre la critique dont on a vu que pour Popper elle était au centre de la démarche scientifique.

Dix-neuvième thèse : Dans les sciences, nous opérons avec des théories, c'est-à-dire avec des systèmes déductifs. Il y a deux raisons à cela. La première, c'est qu'une théorie, autrement dit un système déductif, est un essai d'explication et donc un essai pour résoudre un problème scientifique ; la seconde raison, c'est qu'une théorie, ou système déductif, peut être critiquée rationnellement à travers ses conséquences. Il s'agit donc d'un essai de solution qui est soumis à la critique rationnelle. (p. 85)

Ce qui fait donc la qualité d'un travail scientifique (une thèse par exemple), on n'insistera jamais assez sur ce point, c'est la construction d'un problème comme tension entre savoir et non-savoir et la mise en place d'un cadre théorique original qui s'expose à la critique. Combien de thèses en gestion reposent sur un vrai problème ? Combien élaborent pour y répondre un réel cadre analytique confronté réellement au matériau empirique ?

Popper passe maintenant à l'originalité des sciences sociales, en se réclamant de la tradition de la compréhension (*Verstehende Soziologie* – venant de Dilthey puis de Weber) et en introduisant ce qu'il appelle la logique de situation. En cela, il existe bien des raisons de s'affirmer comme interprétativiste au sens de Popper.

Vingt-cinquième thèse : L'examen logique des méthodes employées en économie aboutit à un résultat applicable à toutes les sciences sociales. Ce résultat montre qu'il existe dans les sciences sociales une *méthode purement objective*, qu'on peut appeler méthode de compréhension *objective* ou logique de situation. Une science sociale pratiquant la compréhension objective peut être développée indépendamment de toute idée subjective ou psychologique. Cette méthode consiste à analyser suffisamment la situation sans faire appel à la psychologie. La compréhension objective consiste à apercevoir que l'action était *objectivement appropriée à la situation*. En d'autres termes, l'analyse de la situation est poussée si loin que des facteurs qui semblaient de prime abord d'ordre psychologique, comme par exemple les désirs, les motifs, les souvenirs et les associations, sont transformés en facteurs de situation. Un homme qui a tels ou tels désirs devient un homme dont la situation objective implique qu'il poursuive tels ou tels *but*s objectifs. Et un homme qui a tels ou tels souvenirs ou associations devient un homme dont la situation objective implique qu'il soit objectivement pourvu de telles ou telles théories ou de telle ou telle information. Ceci nous permet donc de comprendre objectivement ses actions dans la mesure où nous pouvons dire : j'ai certes d'autres buts et d'autres théories (que Charlemagne, par exemple), mais si je m'étais trouvé dans la même situation que lui, j'aurais agi de la même façon que lui, et toi aussi, sans doute. La méthode de l'analyse de

situation est donc bien une méthode individualiste, mais non psychologique, car elle élimine principalement les facteurs psychologiques et les remplace par les éléments objectifs de la situation. Je l'appelle habituellement « logique de situation » (« *situational logic* » ou « *logic of the situation* »)⁷. (pp. 88-89)

Popper est interprétativiste au sens où l'analyse de la situation suppose, comme on le voit, de faire une analyse fine des connaissances et informations dont disposent les acteurs dans une situation donnée, c'est-à-dire un travail de compréhension. Si ce dernier porte sur un processus, une situation en évolution, cette analyse fine doit mettre en évidence les savoirs des acteurs *ex ante* et *ex post*, avec leur évolution durant la période, et l'observateur construit son interprétation des événements en tenant compte lui aussi de l'*ex ante* et de l'*ex post* (Dumez, 2006a). Est-ce que, basculant dans l'interprétativisme⁸, Popper a sauté à pieds joints dans le relativisme et l'a-scientificité ? Pas du tout⁹ : avoir une démarche compréhensive n'est absolument pas contradictoire pour lui avec avoir une démarche scientifique (que d'aucuns qualifieraient à tort de « positiviste ») :

[...] les analyses de situation sont rationnellement et empiriquement critiquables, et elles sont susceptibles d'amélioration. Nous pouvons par exemple trouver une lettre qui montre que la connaissance dont disposait Charlemagne différait totalement de ce que nous avons supposé dans notre analyse, alors qu'on voit mal comment des hypothèses psychologiques et caractérologiques pourraient être critiquées au moyen d'arguments rationnels. (Vingt-sixième thèse, p. 89)

Dans l'analyse qui doit être faite de la « logique de situation », la difficulté consiste à ne considérer les situations ni comme totalement déterminées par les facteurs objectifs et les états antérieurs du monde, ni comme totalement indéterminées et hasardeuses. Elles ne sont ni des mouvements d'horloge (*clocks*) ni des nuages au comportement imprévisible (*clouds*) :

What we need for understanding rational human behavior – and indeed animal behavior – is something *intermediate* in character, between perfect chance and perfect determinism – something intermediate between perfect clouds and perfect clocks [...] For obviously what we want is to understand how such non-physical things as *purposes, deliberations, plans, decisions, theories, intentions* and *values*, can play a part in bringing about physical changes in the physical world. (Popper, 1972, p. 228-229)

Au terme de cette analyse, apparaissent les éléments d'une épistémologie de la recherche qualitative en gestion, que l'on peut essayer de synthétiser en conclusion.

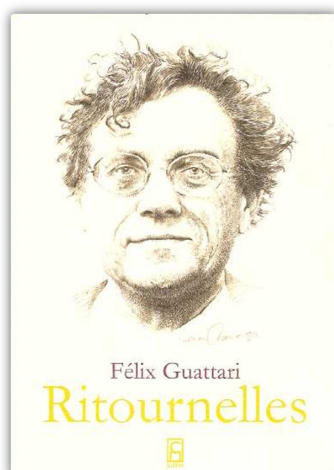
Conclusion

Un choix épistémologique consiste, pour la recherche qualitative, à adopter une épistémologie post-moderne : la recherche est un discours sur le discours des acteurs (interprétations) qui construit à lui seul le réel et dont le seul critère de validité est de nature esthétique : le lecteur aime ou n'aime pas, au sens où il peut ne pas supporter Chopin mais adorer Fauré. La critique « scientifique » devient alors jugement de goût. Le discours critique est un discours en réponse à du discours sur du discours, en un jeu de miroirs infini. La meilleure manière d'exprimer son post-modernisme assumé consiste alors à conclure son argumentaire épistémologique par : « Cha ba da ba da, cha ba da ba da... » Il s'agit là d'une discrète référence à Deleuze et Guattari pour qui la ritournelle est une notion théorique (Deleuze lui-même aimait terminer ses cours à Vincennes par des ritournelles), et ce « Cha ba da ba da, cha ba da ba da... » est par ailleurs l'expression la plus cohérente et saisissante du refus absolu du

7. Jacques Girin (1990) a théorisé les situations de gestion. C'était un grand lecteur de Popper, sur lequel il a écrit, et de ce texte en particulier.

8. L'anachronisme de cette formulation est bien évidemment absurde.

9. En cela d'ailleurs, Popper est parfaitement fidèle à la démarche de Dilthey. Pour ce dernier, la compréhension vise à une validité objective : « Toute la philologie, toute l'histoire sont fondées sur le présupposé que la compréhension après coup du singulier peut être élevée à l'objectivité » (Dilthey, 1995, p. 291). Notons que c'est également la position de Habermas : « [...] les sciences sociales peuvent prendre conscience de leur dimension herméneutique, tout en restant fidèles à la tâche qui consiste à produire un savoir théorique [...] » (Habermas, 1986, p. 54).



scientisme honni du discours en gestion et du jeu de miroirs dans lequel se situe la recherche.

Maintenant si l'on considère au contraire que la gestion doit essayer de se constituer comme science, et comme science empirique, les éléments d'épistémologie propres aux approches qualitatives en gestion peuvent être empruntés à l'empirisme logique du Cercle de Vienne et également, paradoxalement, à son plus féroce contempteur, Karl Popper. Un troisième élément sera ajouté, emprunté quant à lui à la tradition pragmatiste. C'est que l'on n'a pas affaire en épistémologie à des paradigmes, mais à des courants philosophiques. Un certain syncrétisme est donc possible, et sans doute nécessaire.

Ces différents éléments épistémologiques s'énoncent ainsi :

1. (cadrage général) L'opposition tranchée entre positivisme, constructivisme et interprétativisme, pour séduisante qu'elle soit, ne résiste pas à l'analyse. Ces paradigmes n'en sont pas, et ne sont pas aussi disjoints qu'on le dit. Une épistémologie de la recherche qualitative en gestion peut et doit combiner les éléments avancés par ces différents courants. C'est ainsi que :
2. Un travail de recherche qualitative en gestion se doit d'être constructiviste au sens de Bachelard et Popper en ce qu'il doit chercher à construire un problème scientifique en tant que tension entre savoir et non-savoir. Pour cela, il doit s'appuyer sur une revue de littérature pour dresser l'état de ce savoir et de ce non-savoir, en relation avec la recherche et la construction de données permettant de résoudre cette tension.
3. Dans la recherche de solutions à ce problème, ce travail doit emprunter deux éléments essentiels à l'empirisme logique (appelé malheureusement souvent positivisme ou néo-positivisme). *i.* La recherche qualitative en gestion (comme toute démarche de recherche, mais elle y est particulièrement exposée) doit chercher avec une rigueur obstinée à éliminer les propositions, expressions, concepts, dénués de signification, c'est-à-dire non susceptibles d'être vrais ou faux. La recherche en gestion pâtit grandement en tant que discipline de l'usage de tels concepts, propositions, ou pseudo-théories. *ii.* Y compris (et surtout...) en recherche qualitative, il convient d'être à la fois empiriste et logique. Même si une forme mathématique ne lui est pas donnée, il est nécessaire d'élaborer un cadre analytique cohérent et rigoureux, conçu (*design*) pour être confronté à un matériau empirique, c'est-à-dire, au sens de Popper, susceptible d'être réfuté par ce matériau. Il ne le sera que s'il est justement cohérent et rigoureux. Il convient de rechercher avec ténacité le mécanisme de liaison étroite entre cadre théorique et matériau empirique, ce mécanisme seul permettant une réelle discussion scientifique (c'est-à-dire qu'il faut opérer une double spécification : du cadre analytique et du matériau empirique – Dumez, 2006b). Trop de travaux en gestion, notamment qualitatifs, présentent en tant que cadre analytique des idées générales, potentiellement incohérentes entre elles, trop vagues pour être réfutées, c'est-à-dire expliquant tout et n'expliquant rien, pour ensuite « montrer » qu'elles s'appliquent à un matériau empirique. Selon l'image de Wittgenstein, les roues tournent, mais librement et indépendamment l'une de l'autre. Toute idée vague s'applique à tout matériau empirique ou presque. Une telle « application » ne génère donc aucune connaissance. La mise en forme des données (codage, mise en séries et en synopses) est un élément méthodologique essentiel et délicat qui se situe au

cœur même de l'articulation entre cadre théorique et matériau : elle ne peut pas faire abstraction de théories de départ et, en même temps, elle doit viser à aider à la modification, à l'enrichissement, à la critique de ces théories. Elle doit pouvoir s'appuyer sur des théories, sans en être prisonnière. Une réflexion méthodologique poussée sur la mise en forme des données, notamment le codage (Dumez, 2004 ; Point & Voynnet-Fourboul, 2006) et les *templates* (Dumez & Rigaud, 2008), est donc centrale.

4. Dans la ligne de Dilthey et Weber, un travail qualitatif de recherche en gestion doit être interprétativiste au sens de Popper. Il doit s'intéresser de manière systématique (c'est-à-dire pas anecdotique, pas au coup par coup, comme c'est trop souvent le cas), aux interprétations données par les acteurs eux-mêmes des situations dans lesquelles ils se trouvent et de leurs actions et interactions¹⁰. Méthodologiquement, il convient de savoir comment étudier les discours, et comment les étudier en relation avec les actions. Cet intérêt pour les interprétations des acteurs (« *meanings* ») ne signifie pas que le réel se résout à ces interprétations, plus celle du ou des chercheur(s). Les interprétations des acteurs doivent faire l'objet d'un travail de critique rationnelle de la part du chercheur, et l'interprétation du chercheur doit être menée sous la forme d'un empirisme logique tel qu'il a été défini précédemment et être lui-même soumis à un processus de critique rationnelle.
5. En effet, la recherche qualitative en gestion est poppérienne au sens où elle ne considère pas qu'il faut exiger du chercheur une « objectivité » dans sa démarche (de toute façon impossible à atteindre) mais qu'elle doit par contre être formulée de telle sorte (cadre analytique discutabile empiriquement et matériau empirique construit en vue d'un objectif de réfutation) qu'elle puisse faire l'objet d'un processus de critique rationnelle de la part de la communauté scientifique (et non pas seulement d'une petite partie de cette communauté sympathique à l'égard de ce type de travaux).
6. Dans la démarche qualitative, les faits qui sont analysés sont construits en tant que faits sociaux. Nul besoin d'être postmoderniste ou constructiviste pour le reconnaître. Il est parfaitement possible de les analyser en réaliste (poppérien). C'est ce que fait Searle par exemple (1995 ; 2010 ; voir Dumez, 2010) en opposant les faits bruts (« *brute facts* ») aux faits socialement construits, et en cherchant à comprendre finement le processus même de construction de ces faits sociaux ou institutionnels.
7. L'élément épistémologique le plus original de la recherche qualitative en gestion ou de l'étude de cas est que l'articulation entre le problème scientifique, le cadre analytique et le matériau empirique (dans leur imbrication) se fait lors de boucles de mises en relation de ces éléments, boucles incluant le recueil des interprétations des acteurs. Le problème, le cadre analytique (recherche de nouvelles propositions théoriques par le chercheur) et le matériau (recherche de nouvelles données) s'enrichissent mutuellement et progressivement au cours de ces boucles que l'on peut qualifier de boucles d'abduction puisqu'il y a « découverte » (« *discovery* ») lors de chacune d'elles (Dubois & Gadde, 2002). Ces boucles constituent un processus d'enquête au sens de Dewey (Dumez, 2007b ; Journé, 2007). En ce sens, un élément épistémologique doit être ajouté aux précédents, emprunté au pragmatisme : la dynamique des boucles de définition réciproque et de précision croissante du problème, du cadre analytique et du matériau empirique. La présentation finale (sous la forme : problème, revue de littérature et cadre théorique, matériau, résultats) masque

10. Le problème ici est méthodologique. S'afficher interprétativiste sur un plan épistémologique est une chose (discutable en elle-même, comme on l'a vu), choisir la méthodologie adaptée pour, à partir des comptes rendus d'entretiens, identifier et traiter systématiquement les interprétations des acteurs, est une chose toute différente. Les analyses de contenu, par exemple, constituent-elles la méthodologie la mieux adaptée ? A quels résultats conduisent-elles ? Faut-il procéder autrement, et si oui comment ? Faut-il procéder à la manière de la théorisation ancrée ? Mais alors comment faut-il coder le matériau ? Comment mettre en rapport ces interprétations des acteurs, leurs discours, avec leurs actions, sachant que les relations entre discours et actions sont complexes ? La qualité du résultat de l'analyse dépend bien évidemment de la méthodologie finalement retenue.

souvent la dynamique propre à ce type d'approche (Locke, 2001 ; Dumez & Jeunemaître, 2010).

Si l'on vous pose la question : « Quelle est votre posture épistémologique ? », une réponse légitime est donc, dans la tradition wittgensteinienne : « Je considère qu'une telle question est dénuée de sens (“*unsinnig*”) ». Par contre, les questions épistémologiques concrètes sur un travail de recherche sont à la fois légitimes et fondamentales (un véritable problème scientifique a-t-il été construit ? Existe-t-il des propositions sans contenu empirique possible, donc non susceptibles d'être vraies ou fausses ? Le cadre théorique et le matériau empirique sont-ils suffisamment spécifiés l'un et l'autre pour que leur articulation puisse produire un véritable effet de connaissance ? Etc.).

Puisse ce texte aider à les poser correctement.

Références

- Bachelard Gaston (1999 1^{ère} ed. 1938) *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie philosophique Vrin.
- Boghossian Paul (2006) *Fear of Knowledge. Against Relativism and Constructivism*, Oxford, Oxford University Press. [traduction française : Boghossian Paul (2009) *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*. Marseille, Agone.]
- Boudon Raymond (2010) *La sociologie comme science*, Paris, La découverte/Repères.
- Boyer Alain (2001) “Schlick et Popper. Signification et vérité”, *Les études philosophiques*, n° 3, pp. 349-370.
- Carnap Rudolp, Neurath Otto & Hahn Hans (2010) “La conception scientifique du monde. le Cercle de Vienne” in Ouelbani Melika (2010) *Qu'est-ce que le positivisme ?* Paris, Vrin, pp. 87-90.
- Depeyre Colette [ed.] (2007) Numéro spécial Dynamic Capabilities, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 5, décembre.
- Depeyre Colette (2009) *De l'observable au non observable : les stratégies d'identification, d'adaptation, de création d'une capacité de la firme. Dynamiques de l'industrie américaine de défense (1990-2007)*, Nanterre, Université Paris-Ouest.
- Dilthey Wilhem (1995) “La naissance de l'herméneutique”, in *Œuvres, tome 7*. Paris, Cerf.
- Dubois Anna & Gadde Lars-Erik (2002) “Systematic combining: an abductive approach to case research”, *Journal of Business Research*, vol. 55, issue 7, pp. 553-560.
- Dumez Hervé (2004) “Élaborer la théorie à partir des données”, *Sciences de Gestion*, n° 44, pp. 139-155.
- Dumez Hervé (2006a) “Why a special issue on Methodology: Introduction”, *European Management Review*, Vol. 3, issue 1, pp. 4-6.
- Dumez Hervé (2006b) “Équifinalité, étude de cas et modèle de l'enquête”, *Le Libellio d'Aegis*, n° 2, février, p. 18-21.
- Dumez Hervé (2007a) “Quand Wittgenstein rencontre Popper ou comment tisonner le débat intellectuel”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 3, été/automne, pp. 1-9.
- Dumez Hervé (2007b) “Comprendre l'étude de cas à partir du *Comment nous pensons* de Dewey”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, numéro spécial “Pragmatisme et recherche sur les organisations”, pp. 9-17.
- Dumez Hervé (2010) “Comment le monde social est-il construit ? Le point de vue de John R. Searle” *Le libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 4, (hiver), pp. 21-26.
- Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2010) “The management of organizational boundaries : A case study”, *M@n@gement*, vol. 13, n° 3, pp. 151-171.

- Dumez Hervé & Rigaud Emmanuelle (2008) “Comment passer du matériau de recherche à l’analyse théorique : à propos de la notion de ‘template’”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 4, n° 2, été-automne, pp. 40-46.
- Edmonds David & Eidinow Jonh (2001) *Wittgenstein’s Poker: The Story of a Ten-Minute Argument Between Two Great Philosophers*, New York, HarperCollins.
- Girin Jacques (1990) “L’analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthode”, in Martinet Alain-Charles [ed.] (1990) *Epistémologies et Sciences de Gestion*. Paris, Economica, pp. 141-182.
- Habermas Jürgen (1986) “Les sciences sociales face au problème de la compréhension”, in Habermas Jürgen (1986) *Morale et Communication*, Paris, Cerf, pp. 41-62.
- Journé Benoît (2007) “Théorie pragmatiste de l’enquête et construction du sens des situations”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 3, n° 4, numéro spécial “Pragmatisme et recherche sur les organisations”, pp. 3-9.
- Locke Karen (2001) *Grounded Theory in Management Research*, Thousand Oaks (CA), Sage Publications.
- Murdoch Iris (1994) *La souveraineté du bien*, Combas, Éditions de l’Éclat.
- Perret Véronique & Séville Martine (1999) “Fondements épistémologiques de la recherche” in Thiétart Raymond-Alain [ed.] (1999) *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod, pp. 13-33.
- Point Sébastien & Voynnet-Fourboul Catherine (2006), “Le codage à visée théorique”, *Recherche et Application en Marketing*, vol. 21, n° 4, pp. 61-78
- Popper Karl (1969) “Die Logik der Sozialwissenschaften” in Adorno Theodor et alii (1969) *Der Positivismusstreit in der deutschen Soziologie*. Darmstadt und Neuwied, Hermann Luchterhand Verlag [traduction française : Popper Karl (1979) “La logique des sciences sociales” in Adorno Theodor & Popper Karl (1979) *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles. Éditions Complexe, pp. 75-90.]
- Popper Karl (1972) “Of Clouds and Clock : An Approach to the Problem of Rationality and the Freedom of Man” in Popper Karl (1972) *Objective knowledge*, New York, Oxford University Press, pp. 206-255.
- Popper Karl (1989) *La quête inachevée*, Paris, Pocket Agora.
- Putnam Hilary (2002) *The collapse of the Fact/Value Dichotomy, and Other Essays*, Cambridge MA, Harvard University Press. [traduction française : Putnam Hilary (2004) *Fait/Valeur : la fin d’un dogme, et autres essais*. Paris/Tel Aviv, Éditions de l’Éclat.]
- Richardson George B. (1972), “The Organization of Industry”, *The Economic Journal*, vol. 82, n° 327, pp. 823-896.
- Rorty Richard (1998) *Truth and Progress. Philosophical Papers, vol. 3*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Searle John R. (1995) *The construction of social reality*, New York, Free Press.
- Searle John R. (2010) *Making the Social World. The Structure of Human Civilization*, Oxford, Oxford University Press.
- Weber Ron (2004) “The Rhetoric of Positivism Versus Interpretivism”, *MIS Quarterly*, vol. 28, n° 1, pp. iii-xii ■

ANNEXE

Avertissement :

La lecture de cette annexe est exclusivement réservée aux doctorant(e)s préparant leur soutenance

Si vous craignez que l'on ne vous pose en soutenance la question : « Je n'ai pas bien compris dans votre travail quelle était votre posture épistémologique ; pouvez-vous préciser ? », et que vous ne vous ressentiez pas de faire une réponse wittgensteinienne, voici un kit de secours d'urgence (un certain entraînement préalable est néanmoins conseillé) :

- « Je ne pense pas que l'on puisse identifier trois postures épistémologiques qui seraient le positivisme, le constructivisme et l'interprétativisme, qui auraient le statut de paradigmes, et qui seraient donc antinomiques entre elles. J'ai adopté une approche épistémologique qui retient différents éléments relevant de ces traditions philosophiques :
- Je suis constructiviste au sens de Bachelard et Popper, c'est-à-dire que j'ai cherché à *construire* un problème scientifique en tant que tension entre savoir et non-savoir. Pour cela, je me suis appuyé(e) sur une revue de littérature afin de dresser l'état de ce savoir et de ce non-savoir, en relation avec la recherche et la construction de données permettant de résoudre cette tension.
- Je suis positiviste – mais il serait plus juste de dire empiriste logique – au sens où je retiens du Cercle de Vienne deux choses : 1. J'ai cherché à éliminer de ma démarche les propositions, expressions, concepts, dénués de signification, c'est-à-dire non susceptibles d'être vrais ou faux. Notre discipline, la gestion, pâtit grandement de l'usage de tels concepts, propositions, ou pseudo-théories. Il est possible qu'il s'en trouve encore dans mon travail et je compte sur votre investigation critique pour les relever. 2. J'ai cherché à être empiriste logique en un second sens, dans la mesure où j'ai tenté d'élaborer un réel cadre analytique, rigoureux et cohérent même si je n'ai pas choisi de lui donner une forme mathématique, qui soit susceptible, justement en raison de sa cohérence et de sa rigueur, d'être confronté à un matériau empirique. J'ai recherché obstinément cette imbrication étroite du cadre théorique et du matériau empirique permettant une réelle discussion scientifique.
- Je suis interprétativiste au sens de Popper (et dans la lignée de Dilthey et Weber), dans la mesure où je m'intéresse au sens donné par les acteurs à la situation dans laquelle ils se trouvent, à leurs interprétations. Je pense que cet intérêt pour les « interprétations » (“*meanings*”) ne signifie aucunement qu'il n'y a que des interprétations, la mienne en tant que chercheur s'ajoutant à celle des acteurs, mais que les interprétations – celles des acteurs comme celle que je donne, moi, en tant que chercheur, de celles des acteurs – sont susceptibles d'une discussion sous la forme d'un empirisme logique, ou d'une enquête au sens de Dewey.
- Je suis poppérien(ne) au sens où je ne pense pas qu'en tant que chercheur je puisse m'élever à une quelconque « objectivité », mais où je considère que mon travail doit être soumis à un processus de critique rationnelle et donc doit être formulé de manière à pouvoir être critiqué, c'est-à-dire qu'il doit articuler théories rigoureuses et faits cherchant plutôt à contredire ces dernières qu'à les conforter. C'est tout le sens de cette soutenance, et je vous remercie de vous livrer à cet exercice de critique sur mon travail. »

A vous d'enrichir ce kit prédéfini point par point : en expliquant quel est le problème que vous avez construit, en quoi il est tension entre savoir et non-savoir ; en expliquant comment votre revue de littérature a conduit à élaborer un cadre analytique cohérent et rigoureux, par exemple sous forme de propositions, en quoi ces propositions et les concepts que vous utilisez sont dotés d'une réelle signification, c'est-à-dire en quoi ils sont susceptibles d'être discutés sur un matériau empirique ; en quoi vous avez choisi votre matériau empirique en fonction de ce cadre analytique, et en vue de le discuter ; en quoi vous avez recueilli de manière *systématique* (c'est-à-dire, pas simplement au coup par coup, *ad libitum*) les interprétations, savoirs, connaissances, informations des acteurs et en quoi vous les avez analysés, là aussi de manière *systématique* (et non pas anecdotique). Etc.